



Disponible en ligne sur

**ScienceDirect**  
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France

**EM|consulte**  
www.em-consulte.com



Entretien

## Transdisciplinarité versus assujettissement ? Entretien Catherine Malabou, Liviu Poenaru

*Transdisciplinarity versus subordination? Interview: Catherine Malabou, Liviu Poenaru*

C. Malabou<sup>a</sup>, L. Poenaru<sup>b,\*</sup>

<sup>a</sup> Center For Modern European Philosophy, Kingston University (Kingston on Thames, Royaume-Uni); School of Humanities, California University (Irvine, États-Unis)

<sup>b</sup> Centre médical et sportif de Peillonex, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

Selon Freud, la femme est, comme elle le sera plus tard pour Sartre, un homme mutilé. Le clitoris est et n'est pour eux, encore une fois, qu'un petit pénis. Réduit, coupé, castré.  
Catherine Malabou, *Le plaisir effacé* (p. 47).

**Liviu Poenaru** | Catherine Malabou, vous êtes née en Algérie et, la première qualification qui me vient à l'esprit en associant vos origines à votre parcours intellectuel, est celle de transfrontalière. Tout au long de votre carrière vous ne cessez de traverser voire de défier les frontières des disciplines pour établir des relations entre la philosophie, les neurosciences, la biologie, l'épigénétique et la psychanalyse, ou pour articuler études critiques, féminisme, politique et culture. Vous êtes l'auteure de nombreux ouvrages (voir liste ci-dessous) qui naviguent entre les disciplines. L'intérêt que vous suscitez parmi les artistes et les penseurs du monde entier a entraîné la traduction de votre travail dans de nombreuses langues : anglais, allemand, espagnol, italien, croate, japonais, etc. Votre caractère *trans* (territorial, disciplinaire) se manifeste dans votre œuvre et également dans le déploiement de votre carrière d'enseignante entre le Royaume-Uni (*Centre for Modern European Philosophy* de l'université de Kingston), les États-Unis (*School of Humanities*, université de Californie) ou encore la Suisse (*European Graduate School* à Saas Fee). Quel est, selon vous, l'origine de votre plasticité ?

**Catherine Malabou** | Je crois, s'il m'est possible de répondre à une telle question, magnifique, d'ailleurs, que c'est du fait de mon indépendance. Je ne supporte pas, n'ai jamais supporté, depuis l'enfance, de faire quoi que ce soit qui ne soit en plein accord avec moi-même, de le faire par obéissance, calcul ou obtention de faveur. J'ai vite compris, après avoir fini ma thèse, que l'institution universitaire allait requérir de moi cette attitude de soumission et de cour que j'ai toujours détestée. J'ai vite compris que si je voulais

entrer dans l'institution académique, je devrais porter des cartables et faire partie de coteries. Mon indépendance m'a coûté cher, puisque comme vous dites, j'ai dû passer beaucoup de frontières, quitter mon pays, ce qui n'est jamais facile. Et j'ai évidemment aussi rencontré beaucoup de contraintes à l'étranger. Mais le fait d'être en exil protège toujours, d'une manière ou d'une autre, de la soumission totale. Cet exil m'a permis d'écrire, de penser, d'une manière inattendue, je ne prévoyais pas cette vie. Je ne savais pas que cette plasticité, même lourde à porter parfois, me sauverait.

**Liviu Poenaru** | Vous rédigez une thèse de doctorat avec un compatriote, Jacques Derrida, leader de l'école de pensée autour du déconstructionnisme. Vous co-signez par ailleurs avec Derrida l'ouvrage *La Contre-Allée* (Derrida & Malabou, 1999) où on vous trouve, là encore, à la dérive pour arriver : voyager c'est prendre le risque et assumer de se perdre et même d'être perdu. L'organisation du livre désoriente le lecteur par son ordre et son désordre (aux renvois multiples) et peut être lu comme la figure d'une destination imprécise, qui se construit en se déconstruisant. Après Derrida vous dérivez vers d'autres territoires inattendus (la neurobiologie, l'épigénétique, etc.), pour poursuivre la déconstruction et la profusion des questionnements qu'elle génère. Est-ce que vous continuez de voyager avec Derrida ?

**Catherine Malabou** | Je crois que je continuerai toute ma vie de voyager avec lui. Simplement, les modalités de ce voyage ne sont plus les mêmes. Derrida a illuminé ma vie lorsque je l'ai rencontré, à 26 ans, alors que, comme je viens de le dire, je pressentais déjà la menace d'emprisonnement intellectuel et moral que représentait l'université française. C'est lui qui m'a appris que le monde était ouvert, que la multiplicité des langues et des cultures était sans doute l'unique protection contre cet enfermement. Il me l'a appris, ce qui n'est qu'un apparent paradoxe, dans cette langue française si pure qui était la sienne, cette langue qu'il maniait comme les plus grands écrivains. Derrida m'a enseigné que partir, voyager ne me ferait jamais perdre ma francité mais la gagner au contraire, car c'est seulement au prix d'une épreuve critique de l'identité que l'identité peut s'affirmer. Dire que j'ai admiré le génie, l'audace, la

\* Auteur correspondant.

Adresses e-mail : [c.malabou@kingston.ac.uk](mailto:c.malabou@kingston.ac.uk) (C. Malabou),  
[liviu.poenaru@gmail.com](mailto:liviu.poenaru@gmail.com) (L. Poenaru).

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2021.06.001>

2542-3606/© 2021 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

langue, la vitalité de Derrida serait un mot trop faible. Il a joué un rôle considérable dans la constitution de ma pensée, de ma trajectoire, il m'a protégée, gardée de moi-même, encouragée. Mais il m'a fallu prendre congé de lui aussi, car le poids, à un certain moment, était devenu trop fort. J'ai découvert par exemple la neurobiologie, je me suis lancée dans d'autres champs, d'autres études, je me suis éloignée. Je suis sûre qu'il l'a compris, même s'il en a été peiné. Je suis certaine qu'une partie de lui a béni mon départ. Les filiations philosophiques sont ainsi, qui en passent par le parricide, qui est la condition paradoxale de la fidélité.

**Liviu Poenaru** | Nous vivons dans des sociétés binaires : le contrôle et la maîtrise d'un côté, l'incertitude et le chaos de l'autre. Des philosophes comme Foucault (1975, les institutions disciplinaires), Deleuze (1990, les crises des sociétés de contrôle), Hardt et Negri (2000, empire global constitué de monarchie, d'oligarchie et de démocratie - *postmodern ruling power*) analysent ces aspects de l'organisation sociétale. L'empire du numérique et le chaos produit par la pandémie du coronavirus ainsi que la propagande qui surexploite ce contexte (en démultipliant le chaos qui génère de l'engagement en ligne et du capital) sont, me semble-t-il, l'apogée contemporain de la binarité contrôle-chaos. Comment articulez-vous la déconstruction, la dérive, l'incertitude et le chaos (pour lequel plaident par ailleurs Deleuze et Guattari, 1972 et Guattari, 1992) avec la société du contrôle et de la maîtrise ?

**Catherine Malabou** | À cette question difficile, je répondrai en exposant le projet qui est le mien en ce moment, et qui s'intitule *Anarchisme et philosophie*, précisément afin de répondre (et d'échapper à la fois) à ce couplage contrôle-chaos dont vous parlez. Je tente de proposer une interprétation des concepts d'anarchie élaborés – sous ce nom ou sous une appellation à peine transformée – par sept philosophes européens contemporains : Reiner Schürmann, Emmanuel Lévinas, Jacques Derrida, Michel Foucault, Giorgio Agamben et Jacques Rancière. L'importance de ces concepts, qui n'a jusqu'à ce jour fait l'objet d'aucune analyse systématique, est restée largement sous-estimée. La raison en est à mes yeux que l'anarchie y est à chaque fois séparée de l'anarchisme, au point qu'il n'est pas facile d'en déterminer le statut philosophique exact – s'agit-il d'un simple jeu de mots ? – ni d'en mesurer la portée politique, encore moins le potentiel révolutionnaire.

Anarchie philosophique et anarchisme politique partagent pourtant un argument essentiel : le rejet radical de la domination. Domination ne signifie pas simplement maîtrise, autorité ou pouvoir. Ces trois derniers termes sont ambivalents, ils possèdent une double valeur, négative et positive. Le pouvoir de faire quelque chose, l'autorité d'un professeur, la maîtrise d'un instrument ou d'une discipline ne sont pas nécessairement coercitifs. La domination, en revanche, est dépourvue de cette ressource. Elle renvoie, de manière univoque, à l'assujettissement, la subordination et l'aliénation. Elle brouille la frontière entre pouvoir et abus de pouvoir. Il me semble que réfléchir sur l'anarchisme politique et philosophique aujourd'hui peut être une manière de répondre à l'anarchisme de fait que nous impose la gestion désastreuse des crises que nous traversons.

**Liviu Poenaru** | Je me réjouis déjà de découvrir votre travail sur l'anarchisme philosophique et politique. Pourquoi féministe et non pas pluraliste ? Car le terme peut paraître à la fois galvaudé et réducteur. Le féminisme renvoie premièrement (et dans sa forme la plus galvaudée) à l'égalité politique, économique, culturelle, sociale ou juridique entre les hommes et les femmes. Les *queer studies* tentent néanmoins d'étendre et d'institutionnaliser (dans la société, la production politique, scientifique, culturelle) une critique de l'hétéro-normativité en s'appuyant sur les dimensions de transversalité et de pluralité inhérentes à la connaissance, aux identités, à la sexualité ou aux psychismes (Poenaru, 2020b). La pluralité interne semble échapper à la différence des sexes, au

normatif, à la domination masculine, au colonialisme épistémico-économique. L'équivalence homme-femme paraît dès lors biaisée par les impératifs du pouvoir qui souhaite insérer les femmes dans sa politique de domination. Aussi, elle signifie, de mon point de vue, maintenir les hommes dans la violence du normatif qui les oblige à réprimer leurs émotions, leur multiplicité et bizarreries (*queer*) internes tout en les exposant à des psychopathologies et à des conduites à risque auto- et hétéro-agressives. Donc, féministe, pluraliste, ou les deux à la fois ?

**Catherine Malabou** | Oui, j'en conviens, « féminisme » peut paraître parfois réducteur, même si je maintiens le terme. Pluraliste aussi bien sûr. Associer les deux me paraît tout à fait pertinent. Je dois même vous dire que mon livre *Le Plaisir effacé* est né de la rencontre entre deux questionnements dont je n'ai pas immédiatement aperçu les possibles points de convergence.

Le premier concerne le féminisme. Le second la notion de « colonialité » et la manière dont on peut considérer que la philosophie, y compris dans ses moments critiques et déconstructeurs les plus radicaux, a participé et participe encore de l'idéologie visée par cette notion. Il faut rappeler que la colonialité n'est pas la colonisation. En conséquence, la décolonialité n'est pas non plus la décolonisation. Son champ d'études, désormais appelé « études décoloniales », va au-delà du champ des études post-coloniales.

Le sociologue péruvien Anibal Quijano (2007) a introduit le terme « colonialité » pour désigner la persistance de la colonisation après que la décolonisation a eu lieu. La colonialité caractérise la survivance, sous une forme modifiée bien qu'intacte, de l'idéologie et du système coloniaux après leur cessation officielle. Il a forgé le néologisme « colonialité » à partir des termes « colonisation » et « modernité », pour lui inséparables l'un de l'autre et dont la conquête de l'Amérique scelle la coïncidence. La souveraineté philosophique du sujet va de pair, à l'orée de la modernité, avec l'impérialisme européen, l'annexion des terres et l'esclavage. Comme l'affirme Enrique Dussel (1995), « Avant l'*ego cogito*, il y a un *ego conquiro*, le "je conquiers" est le fondement pratique du "je pense" ».

Le concept de colonialité permet de repérer ce qui reste de cette conquête dans l'enchevêtrement persistant d'hégémonies politiques, économiques et culturelles qui en procède encore. Exploitation économique, racisme, et en particulier « colonialité du genre », qu'il faut ajouter à la « colonialité du pouvoir », marquent la présence durable de la modernité dans la post-modernité. Vous avez donc tout à fait raison de dire qu'il faut relire les concepts de féminin et de masculin à cette lumière pluraliste.

**Liviu Poenaru** | Je vous remercie beaucoup pour ces précisions et ouvertures critiques à propos de la distinction colonialisme-colonialité. Dans votre livre *Avant Demain. Épigenèse et rationalité* (2014) vous posez une des nombreuses questions qui vous animent : Pourquoi la philosophie continue-t-elle d'ignorer les découvertes récentes en neurobiologie ? Car ces dernières suggèrent une vue entièrement transformée du développement du cerveau et rendent par conséquent inacceptable le maintien de l'abysse entre l'origine logique et biologique de la pensée. Dans *Self And Emotional Life, Philosophy, Psychoanalysis, And Neuroscience* (avec Adrian Johnston, 2013), vous postulez qu'il est grand temps que la psychanalyse et l'ensemble des orientations philosophiques continentales établies commencent à apprécier et à travailler sérieusement sur un certain nombre de développements dans les sciences de la vie. En particulier pour tout cadre conceptuel qui souhaite s'identifier comme matérialiste, fermer les yeux sur ces développements semble impardonnable. Un matérialisme complètement antinaturaliste et antiscientifique ne serait pas un matérialisme du tout, suggérez-vous.

Dans *Les Nouveaux Blessés. De Freud à la neurologie, penser les traumatismes contemporains* (2007) ou dans *Ontologie de l'accident*

(2009) vous interrogez la dissociation entre le passé préexistant des individus (et son importance dans le développement psychique) et un traumatisme dont les effets ne peuvent plus être interprétés – ou pas uniquement – à partir des expériences précoces. Vous évoquez ainsi le pouvoir destructeur de la plasticité comme les nouvelles formes psychiques pouvant émerger de l'accident et proposez un nécessaire engagement de la psychanalyse (comme de la philosophie) sur la voie des sciences.

La manière dont de nombreux psychanalystes et milieux universitaires réagissent face à l'impérialisme scientifique (vécu comme une violence symbolique qui anéantit l'intersubjectivité et sa dimension qualitative pouvant se déployer dans un cadre psychanalytique) semble confirmer le caractère parfois traumatique de la rencontre psychanalyse-sciences. Souvent sur fond de méconnaissance de l'épistémologie des sciences et plus particulièrement des sciences humaines et sociales (Poenaru, 2020a) sortie du placard (Kosofsky Sedgwick, 2008) en partie grâce aux *critical studies*. Peut-on envisager les sciences comme un (nécessaire) traumatisme pour la psychanalyse actuelle autorisant sa sortie de la répétition épistémique et la création de nouvelles formes de pensée mobilisant la plasticité de la discipline et de ses acteurs ?

**Catherine Malabou** | Purement philosophique au départ, mon exploration du concept de plasticité a dû se déplacer très vite vers la neurobiologie. Et ce bien sûr parce que la plasticité est une caractéristique essentielle du cerveau, elle définit sa nature même. La plasticité est un tracé mouvant de frontières, dehors, dedans, dehors du dedans. La plasticité c'est toujours la plasticité de la limite. Or si la plasticité est devenue un concept majeur en neurobiologie, c'est peut-être parce que, pour comprendre ce qu'est une limite, c'est le cerveau qu'il faut interroger aujourd'hui, et non plus simplement « l'esprit ». C'est peut-être parce que l'esprit critique ne fait qu'un avec la plasticité du cerveau. Pour moi, la collaboration entre théorie critique et neurosciences est devenue urgente. Reconnaître à cette plasticité une part essentielle dans les Humanités ne revient pas à faire du cerveau une machine à déterminer, à déterminer la lecture, la perception des couleurs ou l'appréciation des formes. C'est à l'inverse insister sur le fait qu'aucune norme culturelle n'est prescrite au développement du cerveau, que le cerveau est son propre architecte, tout entier pris dans le processus de construction de soi. S'il est nécessaire de défendre une telle vision du cerveau contre toute instrumentalisation ou normalisation imposée par certaines tendances des neurosciences, il faut en même temps accepter de constituer la cérébralité en objet de savoir pour les Humanités.

Le dialogue entre Humanités et science ne se limite évidemment pas à la neurologie. Les « nouvelles Humanités », pour reprendre une expression de Derrida (2001) dans *L'Université sans condition*, doivent avoir pour objet de dégager le potentiel déconstructeur et critique des sciences « dures » (mathématiques, physique, biologie) et des sciences humaines aujourd'hui. Et ce non pas en créant de petits îlots d'épistémologie ou d'histoire des sciences dans les départements de philosophie, mais en inscrivant ce programme, d'une manière ou d'une autre, dans toutes les disciplines.

La philosophie et les sciences humaines, comme la psychanalyse d'ailleurs, ont souffert, au XX<sup>e</sup> siècle, d'une certaine orientation heideggerienne selon laquelle « la science ne pense pas ». Cette orientation a été catastrophique. Aujourd'hui, on assiste heureusement à de nouvelles perspectives épistémologiques et critiques qui permettent de réengager la pensée de la rationalité.

**Liviu Poenaru** | Je vous suis entièrement dans l'idée d'une inscription (obligatoire) de l'épistémologie et de la philosophie des sciences dans toutes les disciplines. Amputer une discipline de ses aspects épistémologiques est un des paradoxes majeurs du savoir universitaire. Ma propre formation en psychologie et en psychanalyse (à Genève et à Lyon) a été fortement marquée par

l'évacuation totale des questions épistémologiques, perçues, pour diverses raisons politiques (coloniales ?) à la fois comme inutiles et comme menaçantes.

Je poursuis avec une autre question : pourquoi vous référez-vous constamment à la psychanalyse ?

**Catherine Malabou** | Oui, en effet, je n'ai jamais cessé de dialoguer avec elle. D'une part, parce que j'ai été en analyse moi-même et que l'expérience m'a sauvé la vie en me transformant profondément. Aussi parce que je ne pense pas possible de penser les grandes questions de notre temps sans les confronter à la théorie analytique qui les a pratiquement toutes posées. Je me sens plus à l'aise avec Freud qu'avec Lacan, j'ai une passion pour les confrontations avec les textes de Freud. J'ai travaillé sur tous ses textes sur le trauma, j'ai écrit sur ses deux Moïse, sur *Au-delà du principe de plaisir* beaucoup, qui est un texte de référence pour moi, et sur bien d'autres. La question qui m'a beaucoup occupée ces dernières années est celle du sens à donner à la notion d'événement psychique. Cette question est née de la confrontation entre la notion d'événement dans la psychanalyse et la notion d'événement dans la neurologie. Mon livre *Les nouveaux blessés* en est né. L'ouvrage développe une interrogation sur les blessures psychiques. Freud n'a jamais considéré les malades cérébraux, comme les patients Alzheimer par exemple, comme relevant de la thérapie psychanalytique. La raison en est que selon lui, les traumatismes (accidents, catastrophes, maladies, viols, névroses de guerre) ont toujours un sens et leurs effets peuvent être expliqués à partir du passé psychique des individus. Qu'en est-il des *nouveaux blessés* ? Des individus frappés tout d'un coup par le trauma qui souffrent de dommages ne pouvant être interprétés à partir d'une histoire préexistante ? Loin de mener une guerre fratricide, psychanalyse et neurologie aujourd'hui devraient entamer un dialogue fructueux pour réinventer la clinique du trauma. C'est dans cette direction que s'engage la « neuro-psychanalyse » aujourd'hui (Sacks, Damasio, Solms). Tiendra-t-elle ses promesses ? La réponse est tout autant philosophique que scientifique et je reste très ouverte au devenir de ce dialogue. La psychanalyse se trouve aussi impliquée dans mon projet actuel sur l'anarchie et l'anarchisme.

**Liviu Poenaru** | Votre dernier ouvrage *Le Plaisir effacé. Clitoris et Pensée* (2020) souligne que tout a changé depuis Freud (*le grand exciseur*) et rien n'a changé. Le corps et le psychisme des femmes demeurent mutilés par la domination masculine. Vous décrivez quatre blocs :

« tous cristallisés, fossilisés autour des deux acolytes, amis et ennemis : le clitoris et le vagin (...). Premier bloc, Freud : monisme sexuel, essence fondamentalement masculine de la libido, ignorance de l'existence de son vagin par la petite fille, clitoris comme homologue moindre du pénis, construction de la théorie phallique de la sexualité. Autour de Freud, un second bloc, celui de ses disciples réunis à Vienne, qui partagent ses thèses en les adaptant à leurs propres vues. Il regroupe Helene Deutsch, Jeanne Lampl de Groot, Ruth Mack Brunswick, Marie Bonaparte et Anna Freud. Un troisième bloc agrège les disciples dissidentes, Karen Horney, Melanie Klein et Josine Müller, établies à Londres autour d'Ernst Jones. S'appuyant sur des observations cliniques, elles s'opposent à Freud sur la question de l'« envie du pénis ». Le caractère de cette envie est selon elles secondaire et défensif. Le « sentiment du vagin » est contemporain du désir clitoridien. Il existe très tôt chez la petite fille et ne se réduit pas à la passivité de l'attente du mâle. Enfin, bien sûr, quatrième bloc, l'énorme bloc Lacan » (Malabou, 2020, p. 52-53).

Vu de cet angle, la psychanalyse demeure coupable de mutilation (symbolique, pulsionnelle, politique, etc.) des femmes

et de complicité avec le colonialisme masculin dont elle semble avoir promis se défaire par la subversion, l'association libre et la tolérance des différences psychiques. Vous affirmez également ceci, dans *Le plaisir effacé* :

« Il n'y a pas mon esprit non binaire et mon corps clitoridien. La non-binarité intellectuelle est le contraire d'une déssexualisation. De la même façon, la libido clitoridienne n'est pas séparée de l'intellect. Mon clitoris est en éveil synchrone avec mon cerveau, la ligne de feu est tendue d'une extrémité à l'autre de mon corps. Étrangement, cette ligne me met au défi de m'« identifier » sexuellement, les catégorisations dont on dispose pour le faire étant de plus en plus poreuses » (Malabou, 2020, p. 109).

Quelle est cette libido clitoridienne qui a été ignorée par la psychanalyse ?

**Catherine Malabou** | Je ne suis pas très satisfaite de ma propre formule de « libido clitoridienne ». Je voulais simplement insister sur l'existence d'un érotisme sans pénétration, sans rapport de domination et sur l'exploration plus aventureuse du corps, en dehors des modèles hétérosexuels imposés. J'ai découvert le travail de Carla Lonzi en écrivant mon livre. Pour elle, auteure du texte fondamental *La femme vaginale et la femme clitoridienne* (on lui doit d'ailleurs le néologisme « clitoridienne »), le clitoris représente l'autonomie de la femme, et pas seulement libidinale, précisément, mais aussi intellectuelle et politique. C'est tout cela que je range sous le vocable de plaisir, plus large et plus plastique que celui, plus technique, de libido. La libido a toujours un sens économique d'investissement que le plaisir n'a pas, ou pas nécessairement.

**Liviu Poenaru** | Toujours est-il que la libido clitoridienne (et la dimension de plaisir qui s'y attache) mériterait un développement particulier dans la psychanalyse actuelle, en articulation avec les études critiques (genres, féministes, *queer*, etc.) qui ont largement mis l'accent sur une métapsychologie psychanalytique fondée sur le modèle de la libido masculine. En s'exprimant devant 3500 analystes lors des journées internationales de l'École de la Cause Freudienne à Paris, [Preciado \(2020\)](#), une des voix les plus importantes du contexte *queer* contemporain et sur lequel vous appuyez dans votre analyse, lance un appel à l'intégration des multiplicités du vivant dans les discours psychanalytiques.

La libido représente, dans la perspective freudienne, une force quantitative s'étayant à la fois sur les fonctions vitales, sur le narcissisme et sur les pulsions sexuelles, selon des principes dynamiques, économiques, topiques, etc. Or si les pulsions sexuelles, pour ce qui concerne la libido féminine, ont été (et sont encore) dénaturées voire altérées par le modèle masculin dominant au cours du développement de la sexualité infantile, nous pouvons affirmer que cela a des conséquences majeures sur la théorisation de la libido dans ses liens avec les dimensions culturelles, politiques, etc. Car ces dernières sont naturellement transmises à l'enfant au cours de son développement et s'insèrent dans le montage pulsionnel. Il me semble donc nécessaire d'ouvrir les théorisations psychanalytiques à des interrogations actualisées concernant le montage libidinal des divers genres (LGBTIQAP+) qui apportent la preuve que le psychisme est fondamentalement *queer* (étrange) et manifeste son indépendance en hallucinant et en désirant autre chose que ce que la logique binaire lui a assigné en termes de genre ou de sexualité. Et ce sont, paradoxalement, notamment les observations psychanalytiques qui ont mis l'accent sur l'immense décalage entre ce qui est imposé (la violence psychologique du normatif) et ce qui est fantasmé, pratiqué. Dans le cadre du projet d'actualisation, la libido clitoridienne et ses devenir indépendamment des figures dominantes devraient, à mon sens, occuper une place particulière.

Quel avenir prévoyez-vous pour la psychanalyse ?

**Catherine Malabou** | La critique de la psychanalyse est une dimension essentielle du dialogue que j'entretiens avec elle. Il est essentiel de fluidifier les points qui sont restés figés en elle, du fait d'un excès de normativité parfois. Il est vrai que sur la question du plaisir féminin, les positions classiques de la psychanalyse sont assez désastreuses. C'est ce que j'ai tenté de montrer dans le livre en développant les arguments de Beauvoir, Lonzi, Irigaray et Preciado. La psychanalyse n'est cependant pas seule en cause. Sa vision du rapport clitoris-vagin a été largement partagée par des pans entiers de la culture. Je crois très fortement que cela n'invalide pas l'avenir de la psychanalyse, qui est aussi, je tiens à le dire, un instrument d'émancipation extraordinaire. Simplement, je crois qu'une prise de conscience est nécessaire. Prise de conscience d'un certain nombre de mutations fondamentales. Sur la sexualité, le genre, le *queer*, le transgenre. Mais aussi, comme on l'a dit, sur la notion même de psychisme, revisitée par la neurobiologie. Il y a également le problème racial. Les pages de [Fanon \(2015\)](#) dans *Peau Noire Masques blancs* sont magistrales, et montrent bien que les Noirs ont un inconscient blanc, importé, imposé, et dont la psychanalyse ne se préoccupe pas.

**Liviu Poenaru** | Il se peut que non seulement les Noirs, mais également les analystes aient un inconscient blanc imposé par le colonialisme industriel, politique et culturel. Dans son livre *Freud et Saïd. Contrapuntal Psychoanalysis as Liberation Praxis*, Robert [Beshara \(2021\)](#) aborde justement la relation entre psychanalyse, postcolonialisme et décolonialité, en invitant à une décolonisation de Freud à partir de ses propres théories.

Le capitalisme cognitif, que vous évoquez dans *Métamorphoses de l'intelligence* (2018) annonce une nouvelle économie de la raison scientifique caractérisée par la fragilité des frontières entre intelligence et intellect, cerveau et intellect, machine et intellect, intelligence (naturelle) et intelligence (artificielle) ; cette fragilité serait devenue si évidente qu'elle interdirait toute garantie de partage entre le biologique, le mécanique et le symbolique. Le nouveau contexte exige, selon vous, à la fois des logiques de résistance face aux risques de déspiritualisation et de désymbolisation, mais aussi l'exploration active des nouvelles configurations de sens ouvertes aujourd'hui par l'alliance inédite entre biologie, philosophie et cybernétique. Comment rester à la fois résistant et actif dans un environnement numérique qui surexploite jour et nuit nos potentialités cognitivo-comportementales (grâce à l'usage croissant d'Internet, au profilage individuel, et à la propagande) et donc la plasticité de notre cerveau, sans sombrer dans les psychopathologies du capitalisme cognitivo-comportemental (addiction, dépression, burnout, insomnies, conduites à risque, fragilisation des limites psychiques, etc.) ?

**Catherine Malabou** | J'ai refusé dès le début de me placer dans l'optique d'une compétition entre homme et machine. C'est, comme on sait, la façon de voir la plus habituelle, la plus courante, je la laisse à d'autres et préfère tenter d'ouvrir une autre voie. En effet, si on choisit la compétition, on est perdant à tous les coups. La mise en concurrence homme/machine est un faux problème. Pour de multiples raisons. J'en évoquerai une seule ici. Croire qu'il existe une réalité humaine intacte de toute aliénation technologique est une illusion qui s'effondre facilement dès que l'on prend en compte le fait que le cerveau humain — parlons de lui puisque c'est bien de lui qu'il s'agit — s'est développé épigénétiquement dans son interaction avec les artefacts. [Leroi-Gourhan \(1943\)](#) l'explique magnifiquement. Du silex à la cybernétique, le mécanisme de l'interaction est le même. Notre cerveau ne peut fonctionner qu'à se mettre au dehors, à prolonger son système par des prothèses, au point qu'il est impossible de faire la part, dans l'évolution cérébrale des hommes depuis la préhistoire, entre nature et technique. Un cerveau qui ne serait pas prolongé par des artifices serait un cerveau mort.

Avec les développements contemporains de l'IA, il y a certainement une rupture quantitative (« singularité ») et qualitative au regard des innovations technologiques passées, mais je crois malgré tout qu'il y a aussi, et essentiellement peut-être, une continuité. L'IA est un prolongement prothétique de notre cerveau comme toute autre technologie. Le problème, j'en conviens, est qu'il s'agit d'un prolongement du cerveau... qui a pour but de se donner la forme d'un cerveau, c'est vrai. Mais il y a comme on sait plusieurs branches de l'IA, et donc plusieurs logiques de simulation.

Je me suis personnellement intéressée à ce que l'on appelle le *deep learning* et la mise en place des réseaux de neurones. Les réseaux de neurones supposent la mise au point de neurones artificiels, les fameuses *synaptic chips*. Intel a dévoilé en juillet dernier un système neuromorphique de 8 millions de neurones, et l'on pourrait prendre bien d'autres exemples. Il est évident que l'ingénierie neuromorphique est en plein essor.

Or plus que d'une guerre à l'imitation de l'humain, le neuromorphisme doit être envisagé selon moi d'abord comme une technique de résolution de problèmes. L'enjeu est de mettre au point des ordinateurs capables d'apprendre et donc de modifier leur programme. Par exemple, un réseau de neurones peut être utilisé pour apprendre à l'ordinateur à reconnaître des objets. Un grand nombre d'objets d'une même catégorie est présenté au réseau de neurones, et l'ordinateur apprend à reconnaître cet objet sur de nouvelles images en analysant les « patterns » récurrents au sein des images d'exemple. Ainsi, en analysant des milliers de photos de chats, le Neural Network apprendra à reconnaître un chat sur n'importe quelle photo. Contrairement à d'autres types d'algorithmes, les réseaux de neurones ne peuvent pas être programmés directement pour effectuer une tâche. Ils sont donc « plastiques » car capables de se transformer. Le neuromorphisme met au jour des méthodes d'apprentissage de type probabiliste. Reconnaissance faciale, langage, utilisation en médecine, en économie, et de plus en plus, en art, les possibilités ouvertes par le *deep learning*, par des machines susceptibles d'expérience, sont immenses.

Je pense que nous devons apprendre à interagir avec les machines qui apprennent, apprendre avec elles, pas contre elles. Dans mon domaine par exemple, en philosophie, je serais très intéressée à la construction d'un réseau de neurones conceptuels, qui pourrait aider à l'écriture, construire un questionnement, etc. Plus une coopération qu'une compétition. Je suis persuadée qu'il y aurait beaucoup de choses à faire dans les domaines pédagogiques et didactiques. Tout ce qui permet la résolution de problèmes mérite qu'on s'y intéresse. Les ordinateurs neuromorphes ont un potentiel important de transformation du réel.

Je l'ai montré dans *Que faire de notre cerveau ?*, la plasticité n'est pas la flexibilité. Se montrer souple, plastique face à la plasticité nouvelle des machines ne veut pas dire tout supporter ni accepter. Il y a des seuils de résistance au-delà desquels les phénomènes de burnout, d'explosion, se produisent. Mais peut-être que si l'on appréhende correctement le problème que pose aujourd'hui l'IA, si l'on cesse d'en avoir si peur, les stratégies de résistance deviendront elles plus claires.

**Liviu Poenaru** | L'environnement numérique et les modifications psychologiques (émotionnelles, cognitives, etc.) et cérébrales volontairement provoquées par les géants du Web obligent les psychanalystes à remanier (encore une fois) leurs méthodes cliniques et de recherche. Selon votre perspective, comment la psychanalyse (ou une post-psychanalyse) pourrait-elle se positionner face à cette nouvelle matérialité qui ne dépend pas uniquement des refoulements, de la sexualité infantile, de la

configuration œdipienne et des expériences précoces des individus ?

**Catherine Malabou** | Ah, là, vous me posez une colle ! Sans doute la psychanalyse pourrait-elle se demander ce qu'il en est d'Eros dans les amours et les amitiés artificielles, c'est-à-dire lorsque l'objet du désir est un robot, ou une intelligence artificielle, comme dans le film *Her*. Question passionnante, qui reste tout entière à explorer...

#### Publications de Catherine Malabou

*L'Avenir de Hegel. Plasticité, temporalité, dialectique*, Paris, J. Vrin, « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1994.

*La Contre-allée*, avec Jacques Derrida, Paris, *La Quinzaine littéraire* - L. Vuitton, diffusion Harmonia mundi, « Voyager avec », 1999.

*Plasticité*, (dir.), Paris, Léo Scheer, 2000

*Le Change Heidegger. Du fantastique en philosophie*, Paris, Léo Scheer, « Non & non », 2004.

*La Plasticité au soir de l'écriture. Dialectique, destruction, déconstruction*, Paris, Léo Scheer, « Variations », 2004.

*Que faire de notre cerveau ?* Paris, Bayard, « Le temps d'une question », 2004.

*Les Nouveaux Blessés. De Freud à la neurologie, penser les traumatismes contemporains*, Paris, Bayard, 2007.

*Ontologie de l'accident*, Paris, Léo Scheer, « Variations », 2009.

*La Chambre du milieu. De Hegel aux neurosciences*, Paris, collection « Le Bel Aujourd'hui », Éditions Hermann, 2009

*Changer de différence*, Paris, Galilée, 2009.

*La Grande Exclusion*, avec Xavier Emmanuelli, Paris, Bayard, 2009.

*Sois mon corps*, avec Judith Butler, Paris, Bayard, 2010.

*Self And Emotional Life, Philosophy, Psychoanalysis, And Neuroscience*, avec Adrian Johnston, New York, Columbia University Press, 2013.

*Avant demain. Épigenèse et rationalité*, Paris, P.U.F., 2014.

*Métamorphoses de l'intelligence*, Paris, P.U.F., 2018.

*Le Plaisir effacé. Clitoris et Pensée*, Paris, Payot & Rivages, 2020.

#### Déclaration de liens d'intérêts

Les auteurs déclarent ne pas de liens d'intérêts.

#### Références

- Beshara, R. (2021). *Freud et Said. Contrapuntal Psychoanalysis as Liberation Praxis*. Palgrave Macmillan.
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1972). *Anti-Oedipe. Capitalisme et schizophrénie*. Paris: Minuit.
- Deleuze, G. (1990). Les sociétés de contrôle. *EcoRev*, 2018, 46, 5–12. <https://www.cairn.info/revue-ecorev-2018-1-page-5.htm?contenu=article>
- Derrida, J., & Malabou, C. (1999). *La Contre-Allée*. Paris: La Quinzaine Littéraire.
- Derrida, J. (2001). *L'Université sans condition*. Paris: Galilée.
- Dussel, E. (1995). *The Invention of Americas. Eclipse of "the Other" and the Myth of Modernity*. New York: Continuum.
- Fanon, F. (2015). *Peau noire, masques blancs*. Paris: Points (Seuil, 1952).
- Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir*. Paris: Gallimard.
- Guattari, F. (1992). *Chaosmose*. Paris: Galilée.
- Hardt, M., & Negri, A. (2000). *Empire*. Cambridge: Harvard University Press.
- Kosofsky Sedgwick, E. (2008). *Épistémologie du placard*. Paris: Éditions Amsterdam.
- Leroi-Gourhan, A. (1943). *L'Homme et la Matière*. Paris: Albin Michel.
- Poenaru, L. (2020a). *Les sciences humaines et sociales: un modèle indispensable pour la recherche psychanalytique*. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 4(1), 30–41.
- Poenaru, L. (2020b). Au-delà de la bisexualité constitutive: la queersexualité psychique. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 4(3), 383–393. <http://dx.doi.org/10.1016/j.inan.2020.10.013>
- Preciado, B. P. (2020). *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*. Paris: Grasset.
- Quijano, A. (2007). *Coloniality and Modernity/Rationality*. *Cultural Studies*, 21(2), 168–178.